

# Ce que nous sommes, ici et maintenant

Autor(en): **Lang, Margaux**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **29 (2022)**

Heft 1: **Publizieren in den Geisteswissenschaften : Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft = Publier en sciences humaines : passé, présent et avenir**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-981268>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## Ce que nous sommes, ici et maintenant

Margaux Lang

Les revues, ça n'existe pas. Du moins, pas pour nous, les étudiant·e·s de premier et deuxième cycles. Si la digitalisation n'est pas seule responsable, elle a contribué à les atomiser en une multitude d'articles déracinés, que l'on trouve par des mots-clés sur Google Scholar, par la promotion qu'en font leurs auteurs·trices sur Twitter ou dans les salves d'e-mails dont nous bombarde le portail academia.edu. Ces innovations nous dispensent d'aller visiter les salles qui leur sont consacrées (paraît-il) dans les bibliothèques universitaires. Ainsi, le contact principal que nous avons avec les revues scientifiques se limite à la touche italique, tel que l'exigent les normes APA au moment de la mise en forme bibliographique. J'ai plombé l'ambiance?

On pourrait interpréter cela de façon réactionnaire: *blablabla*, nivellement par le bas, *blablabla*, médiocrité, *blablabla*, mieux avant. Mais ce n'était évidemment pas mieux avant. Notamment parce que «avant» comme aujourd'hui, les revues ne sont pas pensées pour les étudiant·e·s et encore moins par elleux. Bien sûr, certaines d'entre elles émergent d'initiatives étudiantes – je pense, par exemple, à *New Sociological Perspectives*, animée par des mémorant·e·s et des doctorant·e·s de la London School of Economics. Mais elles peinent à s'émanciper du modèle de leurs aîné·e·s (qui elles-mêmes peinent à s'émanciper du modèle promu par les revues des sciences dites dures, mais passons). Dans le champ ultracompetitif de l'académie, ainsi que dans le contexte plus large de *lutte des places*, il n'est pas étonnant que de tels projets tendent à reproduire les logiques dominantes (publier vite, prouver beaucoup, écrire conforme) plutôt qu'à les réinventer. Et sans un changement drastique des conditions de production du travail scientifique, que dis-je, une révolution, la revue idéale qu'on m'a demandé de décrire de mon point de vue d'étudiante de master n'advient pas. *Something is rotten in the state of Denmark*. Je ne vous apprend rien et pourtant, j'ai encore plombé l'ambiance, n'est-ce pas?

Ce n'est pas mon intention – alors faites comme si je n'avais rien dit. On va parler revue idéale. Je vous disais que pour nous, étudiant·e·s, les revues, ça n'existe pas. Pour vous, lecteurs·trices de *traverse*, les revues existent, car vous y publiez et vous siégez dans leurs comités de lecture. Ne serait-ce pas imaginable d'ouvrir

ces possibilités aux étudiant·e·s? Prenons en premier lieu la question de la publication: les étudiant·e·s, via les travaux de séminaire réguliers qui jalonnent leur parcours académique, mènent un certain nombre de recherches, qui les conduit à examiner des fonds méconnus, à recueillir la parole de témoins d'une époque ou à relire d'un œil nouveau des ouvrages oubliés de tou·te·s. L'inexpérience mène parfois à des stratégies de recherche *out of the box* qui, par leur hétérodoxie, peuvent ouvrir de nouvelles pistes. Ces travaux, comme ce regard situé (encore émerveillé par l'ouverture du moindre carton d'archives!), sont à valoriser. Cela vaut particulièrement pour les mémoires, recherche la plus aboutie qu'un·e étudiant·e est amené·e à fournir et qui reste souvent parfaitement confidentielle. N'est-ce pas une perte, pour la connaissance scientifique, que ces dizaines de travaux tombent chaque année immédiatement dans un vortex? Cela dit, donner aux étudiant·e·s accès à une possibilité de publication scientifique presque ordinaire ne serait pas, à mon sens, une solution intéressante. Premièrement, cela donnerait probablement lieu à un processus d'imitation d'une forme d'écriture perçue comme légitime – et donc, à un exercice de singe savant, peu apte à rendre compte de façon enrichissante de ce point de vue étudiant. Deuxièmement, cela favoriserait les étudiant·e·s les plus *brillant·e·s* (i.e. celles et ceux qui ont le plus de ressources à investir dans leurs études). On pourrait ainsi imaginer un format plus léger, moins formel, s'attachant à retracer un processus sans se focaliser sur une démonstration. L'interview entre pairs, potentiellement moins chronophage et moins intimidant, pourrait également en être une forme possible: pourquoi pas enregistrée, pour donner vie à un podcast, produit, diffusé et intégré sur le site web de la revue? Du reste, en l'adaptant de façon réfléchie à un public large, ce médium très populaire pourrait être un portail entre cité et université.

Enfin, disposer d'un espace où présenter ces recherches, qui ne seront la plupart du temps jamais publiées ailleurs, permet de se prémunir (un peu) de l'exploitation de son travail. Peut-être que certain·e·s enseignant·e·s indélicat·e·s feraient preuve d'un peu plus de retenue au moment de «s'appuyer» sur des données récoltées par leurs étudiant·e·s – sans les citer et encore moins les intégrer dans leur démarche scientifique.

Concernant le comité de lecture, la présence de deux étudiant·e·s de bachelor et/ou de master y ferait tout son sens – deux, simplement pour rendre cette incorporation plus fluide. Nos façons de travailler, encore élastiques, peu fixées dans les routines et les évidences, peuvent favoriser les remises en question et les innovations. Bien sûr, un tel statut charrie quelques difficultés, dans la mesure où un·e étudiant·e ne pourrait pas rester en place sur le long terme et où sa précarité rend encore plus compliqué le fait de ne pas être rémunéré·e. Cela doit conduire à ouvrir, ou poursuivre, un débat sur la possibilité de salarier les membres de comité de lecture sans poste fixe, comme les étudiant·e·s. Y renoncer, c'est favori-

ser doublement celui ou celle qui n'a pas besoin de subvenir à ses besoins par son propre travail. Toutefois, les considérations logistiques que supposent ces subtilités échappent à ma seule expertise et nécessitent une réflexion plus collective. Je voulais dire, enfin, que ces initiatives permettent d'intégrer «la relève». Et j'ai ri jaune de ce mensonge, parce qu'on est au XXI<sup>e</sup> siècle, les accords de Bologne sont passés par là, les logiques néolibérales imprègnent chaque mur de l'université, les rares perspectives professionnelles sont de plus en plus précaires et, malgré la passion, aucune de mes pairs n'a l'ambition de faire une carrière universitaire – pardonnez l'emphase, mais nous sommes une génération contrainte au réalisme.

Donc non, sans doute que ce qu'inaugure ici *traverse*, en donnant la parole à des étudiant·e·s, ce n'est pas intégrer la relève. C'est simplement intégrer les étudiant·e·s pour ce qu'ils sont, ici et maintenant. En reconnaissant leur apport particulier au processus scientifique, *traverse* a l'audace d'ouvrir la voie à une revitalisation des échanges entre corps enseignant, chercheurs·euses confirmé·e·s et étudiant·e·s. Poursuivre ce dialogue ferait d'une pierre deux coups: une bonne nouvelle pour nos solidarités et une bonne nouvelle pour la science.